

TANZANIE

AN

16

Les Dossiers Pédagogiques ont rencontré le groupe du canadien Gerald Belkin, promoteur du projet de communication et de développement : Tanzanie An 16.

Ce groupe a ramené de Tanzanie (1), nation d'Afrique de l'Est essentiellement rurale (97 % de paysans), deux cents heures de bandes vidéo tournées dans des villages Ujamaa. L'Ujamaa est une politique de développement rural dont le but est de regrouper une population particulièrement dispersée dans des communautés où les gens, s'inspirant de la Déclaration d'Arusha rédigée en 1967 par le président Nyerere et approuvée par le Parti National Tanu, ... « vivent ensemble, travaillent ensemble, pour le bienfait commun, sans s'exploiter, et en se gouvernant eux-mêmes ».

Parti de l'idée d'un documentaire sur le problème de la faim dans le monde, Gerald Belkin en est arrivé par la suite à un projet où la vidéo légère serait utilisée pour interroger directement un processus de développement africain avec les gens mêmes qui y étaient engagés et dans leur propre langue. Bien que réalisée sur une petite échelle, l'expérience, entreprise depuis 1968, s'est révélée suffisante pour démontrer que cette

approche nouvelle et ses outils, les magnétoscopes légers, ont permis d'appréhender l'expression authentique d'une paysannerie tanzanienne en éveil.

Les activités de notre projet, nous dit Gerald Belkin, se sont réparties sur deux champs d'action :

A l'intérieur du pays :

L'expérience de Tanzanie An 16 a notamment été en mesure de démontrer qu'en examinant eux-mêmes le matériel filmé grâce à la possibilité immédiate de rediffusion de la vidéo, les villageois peuvent élargir leur capacité à identifier et à assumer leurs propres problèmes. En outre, en diffusant leur expression horizontalement (dans d'autres villages) et verticalement (au travers des structures hiérarchiques de l'État et du parti national), il devenait possible de faire mieux entendre leur voix au sein de leur propre société à tous les niveaux et de contribuer ainsi à l'accélération du processus de développement et en particulier à trois de ses aspects indissociables et fondamentaux :

- le processus par lequel la petite paysannerie devient consciente d'elle-même en tant que classe sociale et découvre les nouvelles possibilités historiques de définir ses inté-

(1) Cf. article général sur la Tanzanie, Dossiers Pédagogiques n° 10 et Direct n° 16. Agence de Coopération culturelle et Technique, 39, bd Magenta - 75010 Paris.

rêts et de les faire valoir. Ce processus est renforcé lorsque l'expression directe des paysans déjà mobilisés et organisés est utilisée comme matériel d'éducation conscientisante pour tout l'ensemble de la paysannerie.

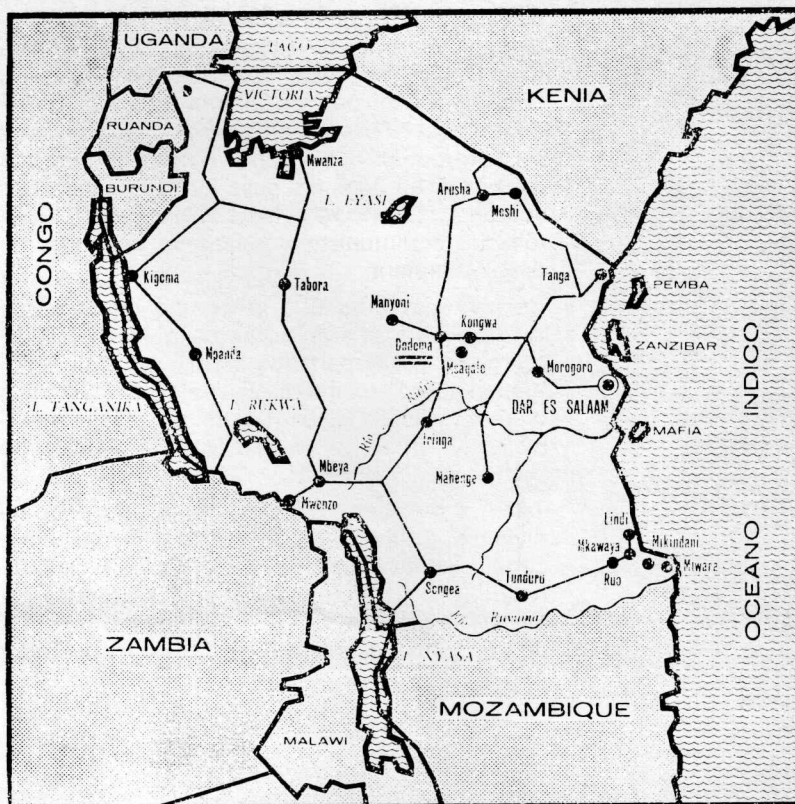
- le processus par lequel les paysans pauvres et moyens en train d'assumer leur situation, étudient et interrogent les structures et les institutions existantes, leur action, leur nature et leur fonctionnement. Ceci est facilité quand l'expression des paysans éveillés est directement communiquée au gouvernement, au Parti et aux autres institutions, les poussant à réfléchir et à s'expliquer sur leurs buts et leurs méthodes.

- le processus par lequel la majorité des citoyens se dégage d'une vue dualiste de leur situation et du rapport urbain/rural, développé/sous-développé, riche/pauvre, etc. En effet dans la mesure où cette façon de voir occulte une vue d'ensemble des réalités politiques, économiques et culturelles, elle empêche les gens d'imaginer un devenir qui leur serait propre et dont ils seraient les constructeurs conscients. Elle les encourage à persister dans l'idée que le sous-développement est une sorte de stade pré-capitaliste semblable à celui qu'a connu l'Europe avant son industrialisation et que, par conséquent, en suivant un chemin analogue, en modernisant l'agriculture et en augmentant l'industrie, il est possible de devenir une nation moderne bénéficiant d'un niveau de vie comparable à celui des pays industrialisés. En réalité, le sous-développement, **état de dépendance et de déséquilibre profond**, doit absolument être compris par les gens qui le vivent à partir de son aspect vécu global, mais dans sa réalité. Sans quoi, ce pays sera condamné à se mesurer avec les modèles des autres.

En termes concrets, cela signifie que les paysans doivent cesser de se voir restrictivement comme des ruraux et convaincre leurs concitoyens : ouvriers citadins, étudiants, techniciens, etc., qui se voient intégrés dans un **secteur moderne** où **rural** est synonyme d'**ignorant**, qu'ils sont des hommes qui s'éveillent à leur réalité et qui entendent être les sujets de leur histoire et non plus les objets. Ce processus est accéléré quand le matériel est utilisé auprès de tous les groupes qui, pour des raisons structurelles et historiques, se trouvent éloignés géographiquement et intellectuellement des réalités du monde rural.

Hors du pays :

Notre travail nous paraît avoir aussi son utilité hors de Tanzanie en ce qu'il présente aux nations industrialisées des documents uniques sur la



lutte quotidienne d'hommes et de femmes contre une pauvreté inacceptable et l'oppression sous toutes ses formes.

Organisé en **répertoire pédagogique**, mis à la disposition d'animateurs dont les premiers ont été formés par notre équipe de production, ce répertoire doit servir de matériel éducatif et aider à envisager le développement et les sous-développés d'un œil moins conditionné par le colonialisme, et introduire d'autre part une nouvelle réflexion sur le rapport : développement/sous-développement, eux/nous, etc.

A ce sujet, souligne Gerald Belkin, il me semble que le traumatisme culturel du colonialisme est loin d'être passé. Cette époque dont on peut dire qu'elle aussi est loin d'être révolue notamment dans sa dimension économique — conditionne encore non seulement l'idée que les anciens colonisés se font d'eux-mêmes et de leurs colonisateurs, mais aussi l'image que ceux-ci se font d'eux-mêmes et des autres.

Ces images déformées, dans la mesure où elles sont issues d'une relation de domination, ont des racines profondes jusque dans les inconscients collectifs. Elles sont intériorisées des deux côtés et continuent à se reproduire même quand elles ne sont absolument plus actuelles.

En essayant d'approcher ces aspects du développement, le groupe de Tanzanie An 16, avec l'aide des gouvernements de Suède, Norvège, Danemark, Finlande et Canada, et avec l'appui de la Tanzanie, tente de susciter des questions sur **l'éducation développementale** telle qu'elle est pratiquée dans les pays industrialisés et les autres, sur les media et leurs utilisations, et sur le rôle des communications dans les politiques de développement.

Ce sont ces buts que le groupe de Tanzanie An 16 a poursuivi au cours de quinze mois de tournage. La plupart des bandes ont été montrées d'abord aux intéressés, puis certaines dans d'autres villages, dans des usines, dans l'administration, à l'université, au Quartier Général du Parti et à la Présidence.

Trois villages ont été filmés, choisis en raison de niveaux de développement différents soulignant certains états situationnels ou discours caractéristiques de l'évolution dans la communauté. Dans l'un de ces villages, Mbambara, communauté Ujamaa datant des débuts du mouvement

et installée dans la région côtière appelée la ceinture de sisal de la Tanzanie, une séquence a été tournée pendant la construction d'un nouveau puits. Les paysans y discutent à l'improviste de l'égalité. Cette discussion n'est pas différente par sa spontanéité de celles que l'on peut voir dans nombre d'autres bandes où les villageois débattent à bâtons rompus les questions qui les préoccupent. Au vu de ce qui précède, il nous paraît juste de leur laisser (in extenso) la parole (1).

(1) Note de la Rédaction : Il nous a paru raisonnable d'accéder à la demande du groupe Tanzanie An 16 et de respecter dans sa continuité la discussion des paysans de Mbambara, même si certains passages peuvent paraître au lecteur non initié sans relation directe avec le thème du débat. Pour l'équipe de TY 16 au contraire, ces apparentes digressions font partie intégrante du contexte culturel et d'un phénomène de réflexion qui se déroule à plusieurs niveaux simultanés. Les processus de conscientisation auxquels il est fait allusion plus haut s'intègrent à cette base culturelle et ressortent des voies multiples du discours des villageois.

écoute, camarade je te parle ...

Menas : Vois-tu, la condition humaine est la même pour tous. Mais l'égalité dont nous parlons maintenant, du fait que toi et moi avons la même situation matérielle, est celle de la nature...

Mwito : ...et celle de la naissance !

Menas : Tu es un être humain, je suis un être humain. Tu as des oreilles, et j'ai des oreilles, et des yeux, et quoi que tu aies, je l'ai aussi. C'est l'égalité dont les gens parlent. Mais l'égalité des biens, ça nous ne l'avons pas encore ; ni l'égalité du rang. Même pas celle de la nourriture. C'est ça que nous chercherons maintenant, jusqu'à ce que nous l'obtenions. L'égalité du revenu, et même celle de la nourriture.

Mwito : Aaaah, tu ne peux pas être égal si tu n'as pas d'instruction !

Menas : C'est ça qu'on veut : être égaux même si on n'a pas été à l'école.

Mwito : Hmm, c'est possible, ça ?

L'employé du gouvernement : Non, tu dois encore faire ton boulot de paysan !

Menas : Paysan, comment ça ?

Mwito : Et alors, est-ce qu'un paysan n'a pas besoin de manger aussi bien qu'un gars qui travaille dans un bureau ?

L'employé : Sûr, il faut bien remplir son estomac même si on travaille aux champs.

Mwito : En tout cas, moi je mange ; parce que toi (à l'employé) si tu n'as pas d'argent tu ne manges pas ! Pas plus que toi (à un villageois) qui te meurs d'envie d'acheter une voiture...

Bomani : Acheter une voiture, quelle idée !

Un jeune : Avec trois cent shillings, s'il les a, il ira voir les vieilles bagnoles...

Mwito : ...il couchera dedans pendant deux jours, trois jours, et puis...

Le jeune : ...et puis il va à Muheza. Tu entends les filles ? « eh toi là-bas, eh, viens ! » Et la voiture il ne l'aura pas, mon gars !

Menas : ...et puis, il rentre au village et il me demande « T'aurais pas une cigarette ? » (Tout le monde rit)

Mwito : Tu veux tellement cette bagnole et quand tu l'auras tu te casseras la figure avec !

Un villageois : Eh là-bas apportez-nous de l'eau !

Bomani : Pour laver les anneaux du puits ? On est parti en chercher.

Belkin : Alors, l'inégalité, d'où vient-elle ? Et pourquoi réclames-tu l'égalité ?

Menas : Toi, Belkin, peux-tu m'expliquer pourquoi ? moi je n'en sais rien.

Belkin : J'ai mon idée là-dessus, mais...

Menas : Si tu as ton idée, alors donne-la moi. Moi je ne comprends pas !

Un autre : Chez nous autrefois on s'entraidait.

Belkin : Si on s'entraidait, pourquoi ne le fait-on plus ?

Mwito : Il y en a qui ont eu assez à manger et d'autres pas assez... on dit que c'est la raison. Ici nous pleurons pour avoir de l'eau et ailleurs il y en a qui en ont. Et à cet endroit même où nous travaillons, c'est pareil : nous voyons amener de l'eau par camion pour ces deux employés du gouvernement pendant que nous, nous passons la nuit à la source pour avoir quatre gouttes d'eau. La co-opération, où la vois-tu ? Comment pourrait-on s'entendre dans le travail ! Et à Tanga, ils dorment dans de belles maisons et nous à Mbambara sous des toits de roseaux ; quand il pleut, il pleut sur nous. Où elle est l'entraide ?

Bomani : Moi il me semble que l'égalité dont parle le Parti, c'est l'égalité humaine. Ce n'est pas l'égalité des revenus ou autre. L'égalité des revenus sera un résultat seulement.

Mwito : Mais voilà, celui qui a des ennuis, il mélange tout !

Bomani : Prends un exemple, toi qui es pauvre, l'argent c'est la principale raison de tes ennuis à ce jour. Supposons que tu dises : et si j'étais comme Belkin ? mais tu n'es pas comme Belkin, quoique tu fasses, cela ne servira à rien.

Mwito : Évidemment on ne peut pas les peser avec le même poids !

Bomani : Pourtant, c'est vrai que tous les hommes sont semblables. Si tu me coupes ici, tu verras du sang couler, n'est-ce pas ? et lui si tu le coupes, qu'est-ce qui sort ? du sang !

Où est la différence ? Cinq doigts, il a cinq doigts lui aussi ! Celui qui a vu une différence, lui il a compris quelque chose.

Mwito : Pour moi tous les êtres humains sont pareils, vraiment pareils !

Bomani : Ah ! pour faire plaisir à ceux qui pensent comme toi, quelquefois tu entends le gouvernement dire qu'il va empêcher les riches d'avoir des voitures. Et toi tu es là qui crie bravo ! tu es tout content !

Mwito : On nous dit ça parce que nous, on a faim, cette égalité-là, elle nous plaît !

(rires)

Oui, des comme nous qui ont faim, il y en a beaucoup !

Bomani : D'ailleurs l'égalité, notre Parti la veut aussi lui ! Une fois qu'on a déclaré que tous les hommes sont égaux, on doit bien en faire une réalité.

Belkin : Moi je me demande si ce n'est pas l'argent qui cause l'inégalité entre les hommes et entre les revenus...

Menas : C'est ça ce que tu penses ?

Belkin : Eeéh !

Menas : Je ne suis pas d'accord.

Quelqu'un : L'argent c'est la récompense de l'effort...

Un autre : La vérité c'est qu'en fait d'effort, on en a pas fait tellement ! et côté instruction, on en a pas eu beaucoup !

Amos : Si tu parles d'instruction, moi je te suivrais peut-être. Mais d'effort, alors non !

Un autre : Des efforts oui on en fait... et lui là qui prétend avoir une voiture il ne fait pas d'efforts peut-être ? tu peux dire qu'il se fait bien suer au travail.



Un jeune : Eh ! les gens comme vous qui n'ont pas d'instruction ils se font toujours exploiter.

Amos : Ouah ! personne ne nous exploite, mon vieux ! Maintenant si tu prends un type qui a été à l'école et toi qui n'y a pas été, est-ce que c'est la même chose ?

Mwito : D'accord, il y a une différence. Mais ce qui fait vraiment la différence, c'est d'abord le manque de courage, et ensuite c'est l'ignorance.

Amos : Du courage, j'en ai. Pour la bonne raison que dans le travail j'utilise la totalité de mes forces. Donc on ne peut pas dire que je manque de courage.

Mwito : Prenons un exemple : ici même nous sommes en train de construire un puits. Tu rentres chez toi à deux heures de l'après-midi, n'est-ce pas ?

(Le travail commence à sept heures)

Regardes le travail aux champs du village, y a-t-il encore quelqu'un à deux heures de l'après-midi ? De quel courage me parles-tu ? si tu restes à ce chantier jusqu'à cette heure-là, c'est parce que c'est le travail payé par le gouvernement !

Amos : Décidément nous ne nous comprenons pas du tout et ce qui nous empêche de nous comprendre, c'est que nous ne l'avons pas encore décidé ! Donc, si nous nous mettons d'accord pour travailler dans les champs jusqu'à deux heures de l'après-midi, moi alors je dirais que je ne veux pas travailler à la tâche, je veux travailler à l'heure, et on travaille de six heures et demi du matin à deux heures, c'est une question de se mettre d'accord, n'est-ce pas ?

Isa : Et la tâche, quand elle est finie, à qui la montres-tu ?

Amos : Tu n'as plus besoin de la montrer à personne ! c'est toi qui deviens responsable de ton travail. Tu y vas à l'heure que tu choisis et tu fais ton boulot.

Menas : A qui est-ce qu'il ferait voir son travail ? le champ est à lui, il n'est l'employé de personne. Vraiment à qui voudrait-il montrer ce qu'il a fait, il peut se faire confiance à lui-même puisque c'est lui qui a fait le travail.

Isa : Et on peut voir que le boulot est toujours fait comme il faut, il n'y a rien à y redire, pas vrai ? personne ne peut venir même lui reprocher qu'il sort trop souvent le soir et que cela l'empêche de bien faire son travail !

Mwito : Si tu travailles ton propre champ, pourquoi venez-vous d'élire un chef de travaux ? chef de quoi je te demande, puisque vous cultivez vos champs à vous ? pour faire quoi et pour surveiller qui, si c'est nous qui sommes responsables pour nous-mêmes ?

Amos : On l'a mis là parce que tout le monde n'a pas le même cœur ni le même caractère. Alors on l'a mis là pour être sûrs que personne ne passe derrière le dos des autres dans le boulot !

Menas : Oui, et également on a besoin d'un chef de travaux parce que quand on vit comme nous tous ensemble, cela devient difficile de décider quelque chose tous au même moment. Ça n'est pas possible... Il faut qu'il y en ait un qui commence à dire son mot. Après, que les uns et les autres soient d'accord ou pas, ils suivent son idée. Voilà pourquoi nous l'avons choisi, pour réfléchir au travail qu'il faut faire demain, ou à celui qu'on fait aujourd'hui. C'est tout, cela ne veut pas dire que nous l'avons mis là parce que nous ne savons pas ce que nous faisons

Ici nous savons ce que nous faisons !

Mwito : Vraiment !!!

Menas : Eh ! ceux qui n'ont pas su ce qu'ils faisaient à Mbambara, c'est ceux qui sont venus ici en 1963, qui sont restés quelque temps et puis qui ont dit : ça ne vaut rien ici ! ou encore : Qu'est-ce que j'ai à faire moi ici... ! et puis ils sont partis. Ceux-là ils n'avaient rien compris à ce qu'ils cherchaient ici, ni à ce que le gouvernement nous demandait. Mais toi qui es resté jusqu'à maintenant, tu sais pourquoi ! Tu sais ce que le gouvernement attend de toi ! tu restes ici et tu fais aller les choses.

Bomani : Il n'y en a pas beaucoup qui pensent comme toi. A mon avis, ceux qui sont partis, ils l'ont fait pour deux raisons : d'abord parce qu'ils ne comprenaient pas ce qu'ils faisaient, et ensuite parce qu'ils se disaient : quand je vois certains comme ils travaillent, je gaspille mon énergie ici, moi ! au bout du compte j'aurai travaillé pour rien... C'est ça ce qu'ils se disaient...

Mais toi-là qui es resté, toi aussi tu as deux idées dans la tête : la première c'est que tu te doutes bien que demain et après-demain ce sera la politique du gouvernement et ça c'est une des choses qui te fait rester ici. La seconde, c'est qu'en toi-même tu te dis : l'année dernière ou l'année d'avant, j'étais en train de couper le sisal là-bas à la plantation. Aie, que j'avais mal au dos !!! ici au moins le travail n'est pas trop dur. Et je peux me dégonfler et dire qu'aujourd'hui moi je suis malade, vraiment malade, et je reste couché ! Tandis que là-bas à la plantation, si je ne travaillais pas, qu'est-ce qui m'arriverait ? je ne mangeais pas ! bon, alors il vaut mieux que je me mette à l'abri ici...

Menas : A ce jour c'est ça que tu penses ?

Bomani : Et donc ! pourquoi pas ?

Menas : Si c'est ton idée, c'est ton idée. Chacun peut dire ce qu'il pense !

Bomani : A ton tour, dis-nous ce que tu as dans la tête maintenant.

Menas : Et bien moi voici ma position : si je suis resté jusqu'à ce jour, c'est parce que je crois réellement que le plan du gouvernement est juste. Je crois dans son appel au peuple. Ceux qui sont venus à Mbambara pour s'en aller ensuite et retourner d'où ils venaient, ceux-là — même aujourd'hui — leurs idées ne sont pas claires. Ils ne comprennent pas plus les buts du gouvernement que les raisons de la politique d'Ujamaa. Ils n'ont toujours pas confiance, et c'est pour ça qu'ils sont repartis. Ils ne seraient pas repartis s'ils avaient compris que le but du gouvernement et les arguments de la politique d'Ujamaa sont que tous les gens habitent ensemble, coopèrent, travaillent ensemble, et que tous

les biens qu'ils acquièrent bénéficient à tous. Ceux qui auraient compris ça ne seraient jamais repartis.

Bomani : C'est ce que tu penses toi. Pourtant il y en a d'autres qui se souviennent aussi du temps où ils étaient à la plantation là-bas en bas. Quelquefois ils restaient une semaine durant sans recevoir à manger. Tandis qu'ici, si on dit qu'on est malade, on reste au lit et on a quand même à manger. On mange !

Menas : Ça c'est quelque chose que je n'accepte pas. Je ne peux pas croire que quelqu'un reste à Mbambara pour ce genre de raison. Celui qui pensait comme ça, c'est celui qui est parti !

Mwito : Celui qui vit ici à présent, c'est celui qui croit que le gouvernement désire que les gens vivent dans des villages Ujamaa. Il ne croit pas que vivre dans les villages lui rapportera de l'argent. A Mbambara il n'y a personne qui pense ça !

Menas : Oooh ! tu penses toi que le gouvernement veut que tout le monde vienne vivre dans les villages Ujamaa ? Et pourquoi donc ?

Mwito : Pour qu'on vive ensemble...

Menas : Et où est l'avantage ?

Amos : On peut dire quand même que tout homme qui a pris la décision de laisser tomber toutes ses affaires et son travail pour venir se joindre à d'autres et coopérer pendant une longue période de temps, qui sait, trois, quatre, cinq ans, c'est quand même qu'il espère qu'il en sortira quelque chose. Tandis que l'autre qui n'a aucun espoir que quelque chose sorte jamais de ses efforts, que peut-il faire, pas même se dire « allons, laisse ton travail et va dans les villages Ujamaa ! »

Mwito : Cela revient à dire que ce quelque chose dont tu parles, c'est d'un rêve qu'il va sortir...

Bomani : Oui, et c'est ça qui le tient ici, pas l'intérêt pour l'Ujamaa ! Tu m'as enfin fait comprendre que ton homme, ce n'est pas pour l'Ujamaa qu'il est venu ici, c'est pour arriver à mieux gagner sa vie.

Bomani : Attends un peu... Dans les villages Ujamaa, si tu t'attends à gagner de l'argent, tu n'en gagneras pas ! l'argent n'est qu'un résultat.

Ecoute bien, mon vieux, la politique Ujamaa dit qu'il ne faut pas mettre l'argent en premier, parce que l'argent, c'est seulement une conséquence. Tu es venu ici pour qu'on se serre les coudes toi et moi. Tu connais ma situation et moi je connais la tienne, tu saisis ? Nous mettons nos forces en commun et si on obtient quelque chose, c'est une « conséquence » de ces forces que nous avons réunies !

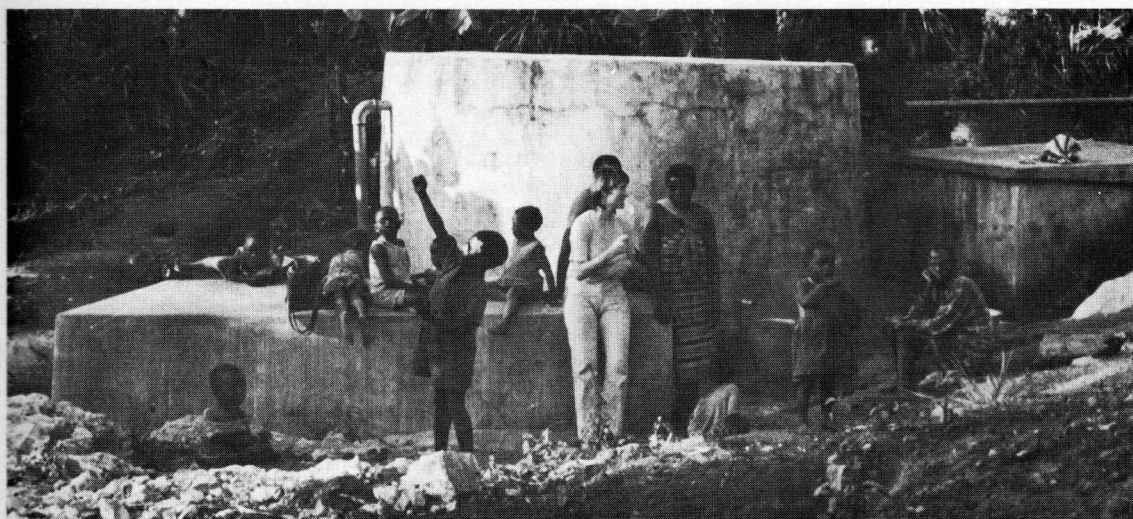
Menas : Tu as terminé ?

Bomani : Oui. A ton tour !

Menas : Moi j'approuve tout ce qu'Amos a dit. Je l'approuve dans le sens suivant : tout au début, quand nous avons abandonné notre travail à la plantation pour venir à Mbambara, nous n'avions qu'une idée en tête. Eh ! nous cultiverons du sisal, ça rapporte gros... Nous cultiverons du sisal, nous le couperons et nous gagnerons tellement d'argent que nous deviendrons riches. C'était ça que nous pensions !

Mwito : Plus tard on a changé de politique...

Menas : D'accord... après quelque temps ici, on a eu l'air d'imbéciles : nous dépendions d'une culture unique — le sisal — et voilà le prix du sisal qui dégringolait ! et jusqu'à présent nous n'en avons rien tiré. Maintenant, juste maintenant, on s'est mis à croire à la politique du gouvernement et nous croyons à son idéologie. Mais dans les débuts, à l'époque où on est venu ici et qu'on a plaqué le boulot à la plantation, il n'y a pas de doute qu'on croyait qu'en cultivant du sisal nous-mêmes on allait devenir riches. Pourquoi pas, puisque les colonialistes s'enrichissaient bien en cultivant le sisal ?



Mwito : Pour toi, les gens de ce village croient à l'idée de la vie en communauté, ou bien en espèrent-ils des avantages économiques ?

Menas : Nous ? on croit aux deux ! nous voulons vivre ensemble et que ça apporte des avantages économiques.

Mwito : Mon ami, par les temps qui courent, les sous on ne les trouve pas en restant assis à l'ombre !

Bomani : A ce jour, nous n'y croyons guère aux sous...

Mwito : Pourtant nous croyons à la vie en communauté.

Bomani : Ça au moins, on y croit. Nous savons qu'en restant ensemble on aura de l'aide du gouvernement. Oui, le gouvernement va nous aider... Mais les avantages économiques, jusqu'à présent nous luttons pour les avoir. Mais si nous avions compris plus tôt ce que signifiait les deux possibilités, cela n'aurait pas pris si longtemps d'obtenir les avantages dont on parle. Maintenant à nous de rectifier les erreurs et de chercher à bâtir une économie ! Depuis 1963 on a eu le temps d'apprendre à vivre en collectivité, nous savons ce que c'est. Le moment est venu de chercher l'argent...

Mwito : Veux-tu dire que jusqu'ici on n'avait pas réellement décidé de chercher à gagner de l'argent ?

Amos : Qu'est-ce que tu en dis, toi ?

Mwito : Oh moi, j'en dis que le village n'a encore rien décidé, mon vieux ! Il n'a pas vraiment pris la décision de gagner de l'argent.

Amos : C'est au jour le jour qu'on décide ! On ne sait pas comment faire pour améliorer notre économie, mais on ne peut pas dire qu'il y ait un seul jour où on ne sorte pas pour aller au travail !

Mwito : Mais quand même on n'a pas de plan pour améliorer notre économie !

Amos : Ça, tu aurais pu me le dire ! n'avons-nous vraiment pas de plan... Pour ce qui est de vouloir gagner de l'argent, c'est ce qu'on fait tous les jours. Ious les jours, tu sors de ta maison et tu te dis allons au boulot ! même ton champ individuel, tu le laisses le matin, et pour aller où ?... au bureau du village où on te distribue du travail, n'est-ce pas ? un travail quelconque mais qui a rapport avec notre économie et dont nous pensons qu'il nous rapportera quelque chose. Même s'il n'y a pas de plan économique !!!

Bomani : Est-ce qu'il y a un jour où tu laisses tomber ton champ individuel ? laisses-tu les sangliers manger tes bananiers ?

Amos : Mon champ à moi il n'est pas grand ! si je dois réparer ma maison ou refaire le chaume du toit, cela ne m'em-

pêche pas d'aller au travail communal. Je le fais après le travail du village, et toi de même.

Mwito : A Mbambara nous croyons à la vie collective, ça nous le savons ! Nous ne changerons pas d'avis. Mais en ce qui concerne les changements pour parvenir à une meilleure économie, je ne pense pas que nous soyons prêts.

Amos : Tu veux dire que tu ne crois pas que notre situation financière va s'améliorer ? Sans blague, si tu n'y crois pas, elle ne s'améliorera pas.

Menas : Attends un peu. Tu crois à la vie collective, mais tu ne crois pas à une possibilité de développement matériel... Comment as-tu fait pour croire à la vie en commun ? Qui t'a fait croire à ça ?

Mwito : Nous tous... tous ceux qui sont restés à Mbambara. Mais nous en sommes arrivés au point où il faut penser à l'argent !

Menas : Tous on y pense ! Et on le fera ensemble, avec toi ? Et de quelle manière ?

Mwito : Nous avons la terre. Mais alors, si elle est prise cette décision de pousser le rendement économique, cette vallée, l'a-t-on cultivée à fond ?

Menas : Toi, pourquoi n'as-tu pas pris la décision ?

Mwito : Je ne peux pas décider tout seul. C'est ça le problème ! Si j'avais pu décider tout seul, aujourd'hui toute cette vallée serait en culture !

Menas : Il y a une raison pour laquelle on n'a pas exploité vraiment cette vallée.

Amos : Ah ? laquelle ?

Menas : Ces experts — ceux qui nous ont si souvent trompés — ils sont venus ici et ils nous ont dit que dans cette vallée, tout ce qu'il fallait faire c'était d'arracher les arbres. Et qu'ensuite un tracteur viendrait pour labourer. Ça a même été confirmé par lettre... et après la lettre est venu le gars lui-même qui s'occupe des tracteurs pour la région. Il est venu, il nous a encore donné des conseils et il est même allé chez le président du village, jusqu'à sa maison, pour lui dire « Ne vous faites pas de souci, sans faute, cette semaine même, mercredi ou jeudi, le tracteur viendra ! On a attendu, attendu... Et puis ils sont revenus pour dire « Oh, vous savez, notre programme pour le tracteur n'a pas très bien marché, nous allons revoir tout ça ! » Maintenant, dis-nous à qui c'était la faute ?

Mwito : La faute à tout le monde !

Menas : La faute à nous ???

Mwito : Nous. On s'est laissé dire ce qu'il fallait faire sans se casser la tête! Aucun de nos leaders ne s'est dérangé pour avoir de vrais renseignements à propos du tracteur, pas vrai?

Menas : Mais les types des bureaux étaient venus nous le dire eux-mêmes.

Mwito : Aaah! ce que je dis, moi, c'est qu'ici chez nous personne ne s'est pris par le bras pour s'occuper de savoir sérieusement s'il y avait un tracteur disponible pour nous.

Menas : L'Agent du Développement du village, il est là pour ça, non?

Mwito : L'Agent du Développement après tout il n'est qu'un fonctionnaire. Il s'occupe de ses problèmes de développement, je veux dire de ceux dont il doit rendre compte. Quand il va en ville ce n'est pas pour nous représenter nous et nos histoires de tracteur. Il ne va qu'au bureau dont il dépend. Est-ce l'Office Régional de Développement qui a promis le tracteur?

Menas : Pourtant c'est bien à l'Agent du Développement que vous voulez faire confiance pour toutes ces choses? Vous attendez bien qu'il se charge de tous les problèmes du village...

Mwito : Pas moi. Moi je ne compte pas sur lui de cette façon là. Pour moi; il n'est qu'un conseiller, pas plus. Je ne lui fais pas confiance pour s'occuper de mes affaires. Le seul qui peut lui faire confiance, c'est celui qui l'a chargé de son travail. Moi je ne lui ai jamais dit que je lui faisais confiance!

Menas : N'avions-nous pas décidé qu'il devrait se charger de tous les problèmes de la collectivité?

Mwito : Ah moi, je n'étais pas à cette réunion-là!

Menas : Si tu y étais!

Mwito : Moi, pas du tout et je n'ai même jamais entendu parler de cette réunion! Donc, ce serait à lui de démêler tous les problèmes du village?... Nous y voilà, je vous avais bien dit qu'on avait aussi fait des erreurs dans ce village! même en supposant que le tracteur soit venu, qu'est ce qu'il aurait fait avec tous ces arbres? comment aurait-il passé à travers tous ces arbres que vous n'avez même pas arraché?

Avant de critiquer les autres, il faut commencer par se critiquer soi-même...

(Ils vont s'asseoir.)

Menas : (pensif). Crois-tu vraiment qu'en nous servant de nos seules forces, sans l'aide d'un tracteur, sans l'aide d'une charrue — même d'une charrue à vaches — penses-tu vraiment qu'on peut développer quoi que ce soit?

Mwito : En ce qui concerne le labourage par tracteur, mon vieux, la politique du gouvernement est qu'on fasse d'abord ses preuves.

Menas : Parce que tu ne trouves pas qu'on a déjà fait nos preuves?

Mwito : Des preuves? non pas vraiment. On en a eu l'intention seulement! Des preuves ça serait par exemple de défricher trois acres (1) pour que, lorsque l'expert viendrait nous puissions dire : voyez, nous avons essayé de défricher, mais ce sol est dur...

Menas : Des preuves moi je dis qu'on en a donné, penses-tu qu'il n'y a que défricher qui constitue une preuve?

Mwito : N'est-ce pas de la culture moderne?

Menas : Aaah! quand tu me parles de plan de développement tu penses au défrichement...

Mwito : Si nous revenons au plan à présent, c'était de l'agriculture moderne que nous voulions faire quand nous avons décidé de vivre ensemble, n'est-ce pas?

L'employé du gouvernement : On vous filme en ce moment, et vous, vous êtes assis! Ce film il va montrer que les gens d'ici sont paresseux...

Vidéogramme TX16 n° M178
traduit du swahili
par Paule BELKIN

